

ne dira rien que ne puisse dire en bonne compagnie un Français d'un âge fait, qui connoit le monde.

Paulò majora canamus :

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.

VIRGIL. Ecl. IV.

LA MORT D'ABEL.

CHANT PREMIER.

JE voudrois chanter en vers sublimes les aventures de nos premiers parents après leur triste chute, et célébrer celui qui, le premier, rendit sa poussière à la terre, immolé par la fureur de son frère. Repose-toi désormais, doux chalumeau, avec lequel je chantois autrefois l'agréable simplicité et les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon secours, noble enthousiasme qui remplis l'âme du poëte, rêvant seul dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbrisseaux, tandis que, durant le silence de la nuit, la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un essor vigoureux; et, traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénètre jusque dans l'empire éloigné du possible; elle découvre par-

tout le merveilleux qui saisit, et le beau qui enchante. Chargée de riches trésors, elle revient construire et arranger ses divers matériaux, pendant que la raison économe, combinant tout, en règle l'usage. C'est celle-ci qui choisit et rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du poète, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation les grandes âmes, constance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime et l'amour de ceux dont le goût épuré sait priser chaque beauté, et pour exciter des sentiments de vertu dans les cœurs sensibles! Il est bien juste que la postérité honore et couronne l'urne d'un poète qui a consacré ses talents aux mœurs et à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un conquérant pourrissent dans la poussière, et que le mausolée superbe d'un prince sans mérite vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur

laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets ont obtenu de la nature le don de les bien chanter : mais c'est déjà un effort louable de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, et tous mes instants de loisir.

Les heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, et rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée : le soleil, dardant ses premiers rayons de derrière les noirs cèdres de la montagne, teignoit d'une pourpre étincelante les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés, lorsqu'Abel et sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau, tissu de jasmin et de roses entrelacées. L'amour le plus tendre et la vertu la plus pure répandoient un doux sourire dans les beaux yeux bleus de Thirza, et des grâces attrayantes sur l'incarnat de ses joues, pendant que les ondes de sa blonde chevelure descendoient sur son cou d'albâtre, ou, se jouant sur ses épaules, ornoient sa taille fine et délicate : c'est ainsi qu'elle mar-

choit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ses cheveux bruns, qui ne passaient pas ses épaules. Un air de réflexion et de pensée se mêloit agréablement à la sérénité de ses regards : il marchoit avec cette grâce aisée qu'a un ange lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux mortels, et que, chargé d'un bon message de la part du Seigneur, il doit apparaitre à quelque homme pieux qui implore le ciel dans la solitude. Il est, à la vérité, voilé d'un corps de forme humaine; mais le voile est d'une beauté si ravissante, qu'on voit à travers briller l'ange. Thirza le regarda avec un tendre sourire, en lui disant : « O mon bien-aimé! maintenant que les oiseaux se réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau cantique que tu fis hier au pâturage. Qu'y-a-t-il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des chants? Oh! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un saint transport, en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres des sentiments que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. » Abel lui répondit

en l'embrassant : « O ma Thirza! ce que ta belle bouche demande va t'être accordé. Dès que je lis ton désir dans tes yeux, je m'empresse de le remplir. Asseyons-nous sur cette tendre mousse, et je chanterai le cantique. » Ils s'assirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le soleil du matin doroit l'entrée, et Abel commença ainsi son cantique :

« Retire-toi, ô sommeil! des yeux de tous les êtres; fuyez, songes volages. La raison commence à reparaitre, et rend la clarté à l'âme, ainsi que le soleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te saluons, aimable soleil, toi qui parois derrière les cédres; tu répands les couleurs et les charmes sur toute la nature, et chaque beauté vient nous sourire avec des grâces rajeunies. Retire-toi, ô sommeil! des yeux de tous les êtres; fuyez, songes volages, vers les ombres de la nuit. Où sont-elles les ombres de la nuit? Elles se sont retirées dans le fond des forêts et dans les antres des rochers, pour nous y attendre; nous les y trouverons sous d'épais berceaux, avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas, où le

matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas, sur les sommets éclatants des rochers, et sur le front brillant des montagnes, quelles exhalaisons se mêlent à l'air serein du matin, ainsi que la fumée des holocaustes s'élève de dessus l'autel! C'est la nature qui célèbre l'ouverture du jour, et qui fait au Dieu créateur des sacrifices d'actions de grâces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit et qui conserve tout; c'est pour le louer que les fleurs naissantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorants : c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs, ou du sommet des arbres, à la vue du soleil levant : c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne, et fait retentir les déserts de ses terribles rugissements. Loue, ô mon âme! le Dieu créateur et conservateur. Que le cantique des hommes s'élève vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures; que l'homme te loue pendant que les oiseaux sommeillent encore sur les sommets et dans les bocages. Que mes chants solitaires les préviennent dès la naissance du crépuscule, et invitent tout ce qui existe à louer le Créateur! Oh! que ta créa-

tion est magnifique! tu nous y développes gracieusement les vues de ta sagesse et de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés, et les fait couler à mon âme ravie. Comment pourra-t-elle balbutier tes louanges? Qu'est-ce qui t'a obligé, ô Tout-Puissant! de sortir du silence sacré qui environnoit ton trône, d'appeler des êtres du néant, et de tirer de la nuit cet immense univers? Ce fut ta bonté infinie; tu voulus faire naître et rendre heureux des êtres hors de toi. O toi, matin! quand le soleil, dégagé des vapeurs de l'horizon, chasse la nuit devant ses pas, quand ensuite la nature brille d'une beauté rajeunie, et que toutes les créatures qui étoient livrées au sommeil se réveillent pour tes louanges: alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté au dessus de la terre naissante. Un vaste silence régnoit sur la surface inhabitée de notre globe, lorsque le Créateur fit entendre sa voix : aussitôt une armée infiniment variée en beautés s'élance dans les airs, portée sur des ailes bigarrées, ou cherche les ombres des forêts : son chant

perçant retentit à travers les bois étonnés, et l'air bruyant répète les louanges du Créateur. Même prodige lorsqu'il fut porté de nouveau au dessus de la terre, et qu'il y appela les animaux. Il fit entendre sa voix : aussitôt les mottes, se développant, formèrent des figures innombrables ; la terre animée se mit à sauter sur la verte prairie, sous la forme d'un cheval vif qui secoue sa crinière en hennissant ; moitié terre encore, et moitié animal, le fort lion, impatient de se dégager, essaya ses premiers rugissements ; plus loin s'agitoit une colline ; et la voilà qui s'avance d'elle-même, devenue éléphant ; ainsi, des voix innombrables s'élevèrent tout à coup vers le Créateur. C'est de cette manière, grand Dieu, que tu tires chaque matin tes créatures de leur sommeil, image du néant ; elles se réveillent, et se voyant environnées des trésors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra, car l'avenir se découvre à mes yeux, où l'espèce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des autels sur chaque colline ; et quand le soleil du matin réveillera les nations, les hymnes et les cantiques retentiront dans

tous les coins du monde, depuis l'orient jusqu'à l'occident. »

Ainsi chanta Abel, assis à côté de sa bien-aimée, qui, ravie par un transport religieux, sembloit encore écouter lorsqu'il eut fini. Alors, lui ayant passé ses bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui disant : « O mon bien-aimé, comme tes chants élèvent mon âme vers Dieu ! O mon bien-aimé ! non seulement tes tendres soins protègent mon corps plus foible que le tien, mais mon âme même prend l'essor sous ta direction. Quand elle s'égare de son sentier, quand elle ne voit plus que l'obscurité autour d'elle, et qu'elle tombe dans un saint étonnement ; alors tu la soutiens, tu écarter les nuages, et tu convertis sa surprise en admiration et en enthousiasme. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas rendu grâce à la bonté éternelle !... A chaque heure je la remercie, avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, et moi pour toi ; d'accord en tout ce que l'âme peut penser et ce que le cœur peut désirer, nous sommes faits l'un pour l'autre. »

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour

versoit des grâces inexprimables sur chaque parole et sur chaque geste. Abel ne lui répondit point; mais les larmes de joie qui coulèrent sur ses joues, tandis qu'il la regardoit tendrement et la serroit contre son sein, exprimoient mieux ses sentiments que n'eussent pu faire des paroles.

Hélas! telle étoit la félicité de l'homme, lorsque encore content du nécessaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorsqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu et la santé. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux insatiables qui inventèrent des besoins sans nombre, et qui ensevelirent son bonheur sous des maux éclatants. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu et des charmes? Au lieu qu'à présent, malheur, hélas! trop fréquent, des amants vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, se consomment en regrets, sans espérance de pouvoir jamais s'unir ensemble, ou parce que l'indigence menace leurs jours de disette et de misère, ou parce que l'orgueil

et la fausse ambition des parents traversent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore assis, lorsqu'Adam et Eve entrèrent. Ils avoient écouté devant le berceau le cantique d'Abel, et les discours amoureux de Thirza. Ils embrassèrent tendrement leurs enfants; leur bonheur et leur vertu répandirent sur leurs joues les symboles de la plus vive joie que l'amour paternel puisse faire goûter à des parents satisfaits. Méhala, épouse de Caïn, avoit suivi jusqu'au berceau les traces de sa mère; le chagrin que lui causoit l'humeur altière et emportée de son époux avoit imprimé sur son front un air sérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ses yeux noirs, et la pâleur couvroit ses joues, qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant que Thirza embrassoit son époux, et lui exprimoit la joie qu'elle avoit d'être créée pour lui: mais, ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un sourire gracieux sous le berceau, et salua avec une tendre affection son frère et sa sœur. A cette même heure, Caïn

passa devant le berceau; il avoit aussi entendu le chant d'Abel; il avoit vu avec quelle tendresse leur père commun l'avoit embrassé; il lança des regards furieux sur le berceau, et dit: « Comme ils sont transportés! comme ils l'embrassent, parce qu'il a chanté je ne sais quelle chanson! il fait bien de composer des chansons, et de les fredonner pour s'empêcher de dormir quand il est sans rien faire, assis à l'ombre près de son troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du soleil, il ne me reste, dans mes rudes travaux, ni temps ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, et dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat et oisif, qui mourroit, s'il supportoit un seul jour mes travaux, il est sans cesse baigné de leurs larmes; ils passent leur vie à l'embrasser. Je hais ces tendresses efféminées; mais... aussi n'en suis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour... Comme leurs larmes de joie coulent en abondance! »

Ayant dit ces mots, il continua de mar-

cher vers ses champs. On l'avoit entendu dans le berceau. Méhala, devenue encore plus pâle, se laissa tomber à côté de Thirza en pleurant amèrement; et Eve, appuyée languissamment sur son époux, pleura aussi de la dureté de son premier-né. Cependant Abel leur dit: « O mes chers parents! je vais aux champs trouver mon frère, l'embrasser amicalement; je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inspirer; je vais le tenir serré dans mes bras, jusqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, jusqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas! j'ai sondé le fond de son âme; je l'ai interrogée pour savoir par quelle voie je pourrais gagner l'amour de mon frère, et me frayer le chemin de son cœur. J'ai réussi quelquefois; j'ai rallumé son amour éteint: mais, hélas! le chagrin et le mécontentement, au front farouche, revenoient bientôt éteindre ce feu naissant, et étouffer sa sainte flamme. »

Le père lui répondit consterné: « Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raison pourra me suggérer. Caïn! Caïn! ah.

que tu remplis mon âme de soucis cuisants! Les passions peuvent-elles exciter dans l'âme du pécheur un tumulte si terrible, et en arracher tout sentiment de bienfaisance et de vertu? Ah! malheureux que je suis! quels sombres pressentiments accompagnent les regards que je hasarde dans l'avenir sur mes derniers neveux! O péché! péché destructeur! quelle funeste désolation tu répands dans l'âme des mortels!» Ainsi parla Adam; et, sortant du berceau, enseveli dans une profonde méditation, il alla aux champs trouver son premier-né. Caïn, le voyant venir à lui, interrompit son travail, et lui parla ainsi: « Quel air sérieux, mon père! ce n'est pas avec ce front sévère que tu viens d'embrasser mon frère; déjà je lis le reproche dans tes yeux. »

« Tu le lis, lui dit Adam après lui avoir donné le salut paternel, tu le lis dans mes yeux! tu sais donc que tu le mérites? Oui, Caïn, tu mérites des reproches; c'est le chagrin, c'est l'amertume dont tu abreuves l'âme de ton père, qui me conduisent auprès de toi. »

« Et non pas l'amour, interrompit Caïn; ce sentiment est réservé pour Abel. »

« C'est aussi l'amour, Caïn, lui répondit Adam; le ciel m'en est témoin : ces larmes, ces chagrins, ces soucis inquiets qui m'agitent, et qui agitent aussi celle qui t'a enfanté avec douleur, sont les effets de l'amour le plus affectueux; c'est ce même amour qui obscurcit nos jours par l'affliction, et nous fait passer les nuits à gémir sans relâche. O Caïn! Caïn! si tu nous aimois, ton soin le plus tendre seroit d'essuyer nos larmes, et d'écarter l'horreur ténébreuse qui couvre nos jours. Ah! si tu conserves encore dans ton cœur du respect pour le Tout-Puissant, qui voit dans l'intérieur si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur, je t'en conjure par ce respect, par cet amour, rends-nous notre repos, rends-nous notre joie éteinte; ne nourris pas plus longtemps cette sombre humeur, et cette haine invétérée contre un frère qui t'aime, et qui fait tous ses efforts pour arracher de ton âme cette ivraie qui l'infecte. O Caïn! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente ten-

pête dans ton âme, ce sont ces larmes de joie que nous fait verser sa piété pure, et ces doux transports que nous inspire sa vertu sans tache. Les anges qui nous environnent applaudissent à chaque bonne action qu'ils contemplent, et le Tout-Puissant les voit du haut des cieus avec une gracieuse complaisance. Voudrais-tu changer la nature invariable de ce qui est beau et bon? Nous ne le pouvons pas; et quand nous le pourrions, Caïn, quelle triste faculté que de pouvoir résister à cette noble joie, à ces douces impressions qui entraînent notre âme dans le ravissement! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un sourire gracieux; l'agitation de l'âme et le tumulte des passions ne font pas germer la joie dans le cœur.»

Caïn répondit : « Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches? Si l'agréable sourire n'est pas toujours peint sur mes lèvres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables? Né d'un caractère plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les

plus hardies et les travaux les plus rudes; et je ne puis pas commander au sérieux empreint sur mon front de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en sourire. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe. »

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : « Tu te trompes toi-même; tu te caches soigneusement d'affreux sentiments que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn! ce n'est pas une mâle gravité qui est empreinte sur ton front; c'est le chagrin. c'est le mécontentement qui se découvre dans toutes tes actions; ces passions ont répandu un nuage épais sur tout ce qui t'environne. C'est là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée; c'est là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te satisfaire? Parle; nous le ferons. Ah! si nous pouvions rendre tes jours sereins comme une belle matinée du printemps, nos vœux les plus ardents seroient accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente? Toutes les sources du bonheur ne te sont-elles pas ouvertes? La nature entière ne t'of-

fré-t-elle pas toutes ses beautés? Tout ce qui est bon, utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage la nature, l'esprit et la vertu, ne t'est-il pas offert comme à nous? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir; et après cela tu te plains de la misère? Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchû? Envierois-tu le sort des anges? Sache que des anges ont pu être mécontents; ils voulurent être des dieux, et perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur par rapport au pécheur? Quoi! tandis que l'assemblage général des êtres créés loue son Créateur, un mortel, tiré de la fange, un vermisseau oseroit lever sa tête de la poussière, et murmurer contre celui dont la sagesse infinie gouverne les cieus, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre destin est ouvert; qui connoît ce qui est, ce qui sera, et qui sait comment le mal, distribué sagement sur la terre, doit y faire fleurir le bien? O mon fils! de la gaité dans l'âme; mon cher fils, que le mécontentement et le chagrin ne troublent plus tes pensées,

n'obscurcissent plus tes regards, et te laissent voir d'un œil serein tous les plaisirs innocents que la nature te prépare! »

« Qu'ai-je à faire de ces exhortations? dit Caïn en détournant un front sourcilieux. Ne le sais-je pas bien, que, si je pouvois être gai, tout ce qui m'environne seroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, et au torrent impétueux de rester paisible? Je suis né de la femme, et dès mon origine condamné au malheur : le Seigneur a versé sur moi sa plus grande coupe de malédictions; les sources de plaisir et de bonheur où vous puisez ne coulent pas pour moi. »

Cependant des pleurs inondoient le visage du père. « Hélas! mon fils, oui, sans doute, il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui sont nés de la femme; mais, mon bien-aimé, le Seigneur auroit-il versé plus de malédictions sur la naissance du premier-né qu'il n'en a versé sur nous lorsque nous avons péché? Non, il ne l'a ni fait ni pu faire, ce Dieu infiniment bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misère; le Seigneur n'appelle aucune

créature du néant pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme, par sa faute, peut être malheureux; qu'il peut ne pas savoir jouir, et se faire de la vie un supplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux désirs criminels, il devient misérable, et tout ce qui étoit bon de sa nature lui tourne en poison. Tu ne peux pas commander à l'orage de n'être pas furieux, et au torrent impétueux de rester paisible; mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent, et rendre la clarté à ton âme: alors elle commandera impérieusement à ces passions qui la gourmandent; elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton âme; tous les sentiments, mis au creuset, seront épurés; les vains souhaits et les désirs impurs disparaîtront, comme les brouillards du matin disparaissent devant le soleil. J'ai vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie sur tes joues; la joie se répandoit sur toute ton âme quand ta raison approuvoit tes actions vertueuses. Parle toi-même, Caïn; alors n'étois-tu pas heureux? Ton âme n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des

cieux, sans taches et sans nuages? Rappelle à toi ce rayon de la divinité, cette saine raison, directrice des mœurs; et la vertu, sa compagne inséparable, ramènera la joie dans ton âme en y ramenant le bonheur. O mon cher fils! écoute mes exhortations. La première chose que te commande ta raison remise dans ses droits, c'est d'aller embrasser ton frère. Comme sa joie s'épanchera en larmes! avec quelle tendresse il te serrera contre sa poitrine!»

« Je l'embrasserai, mon père, reprit Caïn, quand je serai de retour des champs: maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embrasserai; mais.... de ma vie mon âme, qui est née forte et mâle, ne s'accoutumera à cette mollesse efféminée qui vous le rend si cher, et qui vous arrache tant de larmes de joie; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes.... Mais que fais-je, misérable? est-ce que je m'échapperois en reproches? Non, mon père; je t'honore, ô mon père; je me tais. »

Ainsi parla Caïn; et il s'en retourna à sou

travail. Adam étoit resté immobile, pleurant amèrement, et levant les mains vers le ciel : « Ah ! Caïn, Caïn ! lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas ! ces sanglants reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton père ; et t'interdire ce blâme outrageant qui ébranle mon âme comme un tonnerre ! Ah ! malheureux que je suis ! C'est ainsi, car je le pressens déjà, c'est ainsi que mes derniers neveux, quand ils se traîneront dans la fange du péché, et que le châtement inséparable du crime se fera sentir dans toute sa rigueur, s'élèveront contre ma poussière, et maudiront le premier pécheur. »

Ainsi parla Adam en se retirant des champs, contristé, la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levoit les yeux au ciel, en gémissant tout haut, et portoit ses deux mains jointes au dessus de sa tête. Caïn le regardoit, et s'écria, pénétré de douleur à son tour : « Comme il lève tristement les mains vers le ciel ! comme il se lamente ! comme il gémit !... Je lui ai fait des reproches insultants, à ce bon père..... Où m'emporte mon aveugle rage ? un enfer déchire mes entrailles. Ah ! mal-

heureux que je suis ! je porte une horreur continuelle dans leur âme ; j'empoisonne, je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes ; je devrois demeurer parmi les monstres sauvages qui exercent brutalement leur fureur dans les déserts. Le voilà déjà loin de moi, et je l'entends encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur !.... Si je courrois après lui ? Si j'allois embrasser ses genoux, et lui demander ma grâce par tout ce qu'il y a de plus sacré ? Oui.... je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors ; c'est dans mon propre cœur, foible et mal gardé, que s'élèvent ces noirs orages qui foudroient tous mes plaisirs et les leurs. Revenez, ô raison ! ô vertu ! triomphez des passions fougueuses qui vous offusquent, et éteignez cet enfer qui déchire mon âme ! Voilà mon père arrêté là-bas, comme sans sentiment ; les mains élevées au dessus de sa tête, il paroît implorer le ciel. Je cours me jeter à ses pieds, ô misérable que je suis ! »

Et sans délai Caïn courut à son père, qui, appuyé sans force contre une souche, révoit tristement, et pleuroit, les yeux baissés

vers la terre. Toute l'âme du fils fut ébranlée à cette vue; il se jeta sur la poussière devant lui, embrassa ses genoux; un torrent de larmes sortit de ses yeux; il leva ses regards sur son père, en lui disant : « Pardonne-moi, ô mon père!.... encore ne suis-je pas digne de t'appeler mon père, je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir; vois mes regrets, et me pardonne. Misérable que je suis ! j'étois scurd à tes exhortations; mais, ô mon père! lorsque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémissement a saisi mon âme, et l'a éclairée d'un trait subit : je viens à présent... je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité; mais vois aussi ma désolation. Je demande humblement pardon, ô mon père! à Dieu, à toi-même, à mon frère, à tous ceux que j'ai offensés. »

« Lève-toi, mon fils, lève-toi, que je t'embrasse, dit le père en sanglotant et le serrant affectueusement contre sa poitrine. Celui qui habite dans le ciel voit avec une bénigne complaisance ces larmes que tu verses. Mon fils, mon bien-aimé, embrasse-moi.... Oh! que mon chagrin s'est rapide-

ment converti en joie ! Heure solennelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon premier-né nous rend la paix; dans laquelle il m'embrasse avec des larmes d'attendrissement ! Embrasse-moi encore, soutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler : mais ne différons pas, mon bien-aimé, allons trouver ton frère; qu'il t'embrasse aussi. »

Ils alloient trouver le frère aux pâturages, lorsqu'Abel, à côté de sa mère, avec Méhala et Thirza, sortit des bocages. Ils avoient suivi secrètement Adam, pour écouter leur entretien si intéressant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au devant de Caïn, le presse en pleurant, sans pouvoir exprimer ses transports. « Mon frère, dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots, et tu m'aimes ! ah ! fais, fais que je l'entende de ta bouche ! tu m'aimes !.... ô joie inexprimable ! »

« Oui, mon frère, je t'aime, répondit Caïn en l'embrassant; peux-tu.... pouvez-vous tous oublier mes offenses, me pardonner d'avoir si long-temps chassé le repos loin de vous, et répandu sur vos jours l'affliction et la douleur ? Mon âme, comme un éclair,

s'est dégagée de cette obscurité, et a dissipé cette tempête furieuse : cette herbe maudite, qui étouffoit dans mon sein le germe du bien, est foulée à mes pieds, et ne se relèvera jamais. Pardonne-moi, mon frère, et garde-toi de jeter la vue dans la funeste obscurité du passé. »

« Ah ! j'y consens, repartit vivement Abel, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse : « Qu'il ne soit plus question entre nous du passé. Quoi ! nous n'oublions pas le chagrin d'un songe léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, et que des torrents de joie nous environnent ? Ah ! Caïn, que ne puis-je t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports ! Je perds la voix, je pleure ; je te serre contre ma poitrine, et pleure encore. »

Pendant que les frères s'embrassoient, Eve, témoin de cette scène si touchante, fondeoit en larmes ; et lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à sa voix : « Non, mes enfants, dit-elle ; non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la première fois le doux nom de mère sortir de la

bouche de mon premier-né, jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écroulées tout à coup de dessus ma tête, tant je me sens légère et déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes et agréables ; la joie et la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc, qui ont sucé mes mamelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde qui porte de doux raisins ; le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte des fruits si délicieux. Embrassez-vous, mes enfants, embrassez-moi ; que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces pleurs précieux que l'amour fraternel a fait couler. »

Elle dit ; et remplie d'un transport inexprimable, elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Méhala et Thirza ; et de nouvelles larmes accompagnèrent encore ces nouveaux embrassements. Alors l'épouse de Caïn dit à sa sœur, avec un soupir de joie : « Ah ! ma bien-aimée, ah ! quelles délices ! que ce jour soit un jour solennel ! Viens cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur la table dans le berceau ; allons choi-

sir les meilleurs fruits que portent nos arbres et nos arbustes : que ce jour soit pour nous un jour de délices ; qu'il s'écoule dans les plus doux transports.»

Elles se hâtèrent d'aller dépouiller les arbres et les fertiles espaliers ; la joie leur prêtoit des ailes. Caïn et Abel se tenant par la main, et près d'eux Adam et Eve, enivrés d'une satisfaction parfaite, s'avancoient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arrivèrent, les sœurs avoient déjà paré la table du berceau de divers fruits, entremêlés de fleurs odorantes, mélange agréable d'éciat, de couleurs et d'odeurs suaves. Ils s'assirent pour ce repas délicieux : la joie, la gaité, les doux entretiens amenèrent rapidement la fraîche soirée.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

TANDIS que la première famille du monde goûtoit une joie pure dans le berceau, le père des hommes prit la parole en ces termes : « Vous sentez à présent, ô mes enfants ! quelle sérénité se répand dans notre âme après une bonne action ; vous sentez qu'on n'est heureux véritablement que quand on est vertueux. Par la vertu, nous nous égalons aux purs esprits ; nous nous portons, pour ainsi dire, dans le ciel ; tandis qu'au contraire, si nous nous laissons subjugué par la passion, elle nous dégrade et nous entraîne dans de sombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détresse, la misère et le repentir nous épient et s'emparent de nous. O Eve, eussions-nous cru, lorsque, nous tenant par la main, nous quittâmes tristement le paradis, que tant de félicité nous fût réservée dans cette terre maudite ? Hélas ! j'ai toujours présentes à l'esprit les circonstances de ce triste bannissement. »

Adam se mit, et Abel lui dit : « O mon